

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 20

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Pittet, B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

faire son bonheur et le mien que je me disais toujours : Attendons encore pour savoir si c'est réellement une perle, comme le sont toutes les filles à marier.

Le prince (du ton de quelqu'un qui s'est touché une mauvaise dent) — Il en doute !

Fumerol. — Je n'en doutais pas ; j'attendais pour être plus sûr, voilà tout.

M. le président. — Mais arrivons donc aux coups.

Fumerol. — J'ai été huit jours au lit ; voilà le certificat de mon médecin.

M. le président. — Enfin, à quel propos ?

Le prince. — Comment, monsieur !... voilà un individu qui sollicite la main de ma fille ; j'en parle à Athalie qui n'a jamais eu tant de plaisir ; alors je dis à M. Fumerol : « Soyez-le ! vous lui plaisez et à moi pareillement ; sa pauvre mère est morte, mais je suis sûr qu'elle donne son consentement. »

C'est bon, l'affaire est convenue ; on arrive aux affiches, aux bans, et puis voilà monsieur qui demande un délai ; je lui demande s'il se fichait de moi ; je conte la chose à Athalie qui se met à verser des larmes grosses comme le poing ; monsieur ne veut rien entendre et finit par dire : « Eh bien ! il n'y a rien de fait. » Là-dessus, il s'en va et ne revient plus.

Ayant un autre jeune homme qui m'avait demandé Athalie, mais qu'elle ne pouvait pas sentir, je me dis : elle l'épousera par rage, et effectivement elle me dit qu'il vienne, mais que ça marche tout de suite. Je lui dis de venir, il vient ; on les raffiche, tout est convenu ; vlan ! voilà M. Fumerol qui revient ; il m'offre un petit-verre et me demande de rarranger son mariage ; moi, je ne voulais pas ; voyant qu'avec un seul petit-verre, n'y avait pas moyen, il en fait venir un autre ; finalement, je dis ça à Athalie ; là vlà dans une joie qu'on avait jamais rien vu de pareil depuis François 1^{er}, qu'elle dit à l'autre : J'en suis bien fâchée, mais je vous épousais de rage ; du moment que mon ancien futur revient, vous comprenez... bon, voilà ce malheureux qui s'en va vexé..., vous pensez ; finalement l'affaire se raboche avec M. Fumerol, on recommence les affiches, les bans, et quand je crois que, cette fois, c'est pour de bon ; il vient et me demande un délai. Monsieur ! je me fiche dans une de ces colères... Vous en auriez fait autant à ma place. Si on ne me l'avait pas ôté des mains, j'en aurais fait une bouillie. J'étais comme un fou. »

M. le président — C'est bien ; asseyez-vous.

Le prince. — C'est pas tout ; j'ai retourné chercher l'autre ; il n'a jamais voulu recommencer.

Le Tribunal le condamne à huit jours de prison.

Fumerol. — Père Leprince, voulez-vous, cette fois ?

M. le président. — Allez causer de cela dehors.

Le prince. — Si c'est pour vous fichier de moi !...

Fumerol. — Allons boire une bouteille de Bordeaux.

Leprince sort avec un geste indigné.

Onna tsasse à l'or.

Quand lo né est quie, que lo sono vo preind, qu'on est bin recouquelhi et regregni dein son lhi et qu'on est ein trein dè s'einmodà à drumi, on sè

trâovè tant bin à l'ése que diabe sâi fé dào trein se cauquon vo vint déreindzi ; on lè z'einvouyérâi bin à la metsance, et n'est qu'à la derraire qu'on sè décidè à sè sailli dè son crâo bin bon tsaud. N'est què quand on criè âo fû qu'on chàotè frou asse râi què clliâo bedoumès à ressoo qu'on met dein clliâo petites boâitès po amusâ lè z'eifants et que vo chàotont contrè la frimousse quand on doûtè lo couvai. On a bio avâi la frougne, n'ia pas ! quand on oût la clliotse âotrè la né, lo sang coumeincè à vo brassâ et on ne met pas dou pi dein on solâ po sè veti et po traci. Tsacon a cein z'u épovâ ; mâ n'est onco rein d'ourè criâ âo fû po n'écendie ; l'est bin pi d'ourè criâ âo fû po dâi bêtès férocès, coumeint cein est arrevâ y'a on part dè teimps dein on veladzo dào coté dè la Comtâ.

On dévai lo né, que tot étâi tranquilo dein lo veladzo, que lè dzeins aviont tot réduit et que la mâiti étiont dza cutsi, onna fenna que vegnâi dào défrou, arrevè tota épolaillâ ein deseint que l'avâi vu on or que roudâvè lo long de n'adze et que se le n'avâi pas pu traci, l'arâi étâ dévourâie. Tot dè suite cein fe'na tôla brechon pè lo veladzo que lè z'homo coradjâo eimpougnont, lè z'ons on pétâiru, lè z'autro onna trein, on fortson, on cro, onna détrau, enfin quiet que sâi, po alla escofiysi cllia poueta bête, tandi que lè z'épôairâo cotâvont lâo portès avoué dâi bocons dè bou su lo péclliet po que tot sâi bin clliou.

Arrevâ dévant lo cabaret dè coumon, lè z'homo armâ sè serront lè z'ons contrè lè z'autro et martson po férè onna battiâ à la pliace iò la fenna avâi vu l'or. Lo tieu lâo serrâvè âo momeint iò l'arrevi-ront âo cârro dè l'adze iò étâi la bête, et vo repondo que n'étiot pas à noce, et ni pi à l'abbâyi.

— « Harte ! se fe lo sergent, que commandâvè cllia campagne. Armâ ! clliâo qu'ont dâi z'armès, et vo z'autro, eimpougni voutrès z'èsès pè lo mandzo ! Ora, caisein-no, et veilli-vo ! »

Ye font onco on part dè pas quand tot d'on coup, dein on perte dè l'adze, on gros affèrè nâi, tot bossu, lè fâ refrezènâ.

— Vouaïque l'or ! se fâ ion dè clliâo combattants.

— *Jou !* se commande lo sergent...

Mâ dévant que l'aussè z'u lo teimps dè derè : *feu !* la bête sè vint rebedoulâ dévant leu, et cllia bête, cé terriblio or, c'étâi..... on parapliodze.....

Cé parapliodze avâi étâ laissi tot âovai derrâi l'adze, et coumeint fasâi on pou d'oura, cein lo fasâi remoâ, qu'on arâi de 'na bête que martsivè ; et l'est on coup dé dzoran que lo fe beteculâ dévant clliâo citoyeins âo momeint iò l'allâvont lo crebliâ dè ballès.

Paris, le 5 mai 1883.

Monsieur le rédacteur,

La lettre suivante, qui amusera peut-être vos lecteurs, ressemble beaucoup à celle que vous avez publiée il y a quelque temps, sous le titre : « Lettre d'un fiancé à sa fiancée. » Pour la lire, il faut, de la première ligne passer à la troisième, puis à la cinquième, septième, etc., en sautant toujours une ligne. Enfin, la lire une seconde fois sans rien sauter.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de toute ma considération.

B. PITTET.

Lettre d'un gendre à sa belle-mère.

Chère belle-mère,

Depuis le jour de mon mariage, vous n'avez jamais cessé de me vexer, de me tourmenter, de me persécuter, en un mot, de me combler de témoignages non moins vifs qu'éclatants de votre aversion. Il est vrai que je ne pouvais rien attendre de votre bonté. Ce n'était pas assez de m'avoir donné votre fille, qui est bien au moins aussi laide et aussi méchante que vous, vous avez voulu venir habiter sous mon toit, et vous avez fait de ma maison un véritable enfer; puis vous avez exigé de moi le sacrifice de toute volonté, de toute liberté. Chaque jour, j'ai éprouvé de nouveaux effets de votre abominable tyrannie; tous vos efforts n'ont eu qu'un même but, celui de me rendre le plus infortuné des hommes. Galérien, je serais moins malheureux. Aussi, croyez que je n'oublierai jamais de ma vie le mal que vous m'avez fait. Ah! puissé-je vous payer un jour tout ce que je vous dois... Oui, puissé-je bientôt vous prouver ma haine! Le Ciel, s'il m'en fournit l'occasion, aura droit à toute ma reconnaissance.

Il doit être doux de se venger d'un monstre tel que vous!

Agréez, chère belle-mère, l'expression de mes sentiments qui, ainsi que vous le méritez si bien, sont on ne peut moins respectueux.

VOTRE GENDRE.

Le coffret mystérieux.

III.

LES SUITES D'UN COUP DE VENT.

Le 1^{er} septembre 1881, à huit heures trente cinq minutes du soir, le train venant de Paris et se dirigeant sur Belfort, s'arrêtait à la station de Maranville. Un élégant jeune homme descendit aussitôt de wagon.

— Tiens! fit-il après avoir rendu son ticket à l'employé de service, à la porte de sortie, et n'apercevant aucun véhicule au dehors, on a oublié de venir me chercher.

Ma foi, ajouta le voyageur en examinant l'état du ciel, le temps est superbe, et plutôt que de passer la nuit dans une méchante auberge, j'ai bien envie de faire la route à pied. Cela me dégourdira les jambes. Sylvain viendra prendre mes bagages. Deux lieues à peine me séparent de ma destination... la route est belle... deux petites heures de marche, puis j'embrasserai mes parents et reposerai dans un bon lit.

En quittant la gare, Edmond de Villiers — ainsi se nommait notre personnage — boutonna sa jaquette de couil blanc, affermit sur sa tête un coquet chapeau de paille et s'enfonça dans la campagne, fredonnant un morceau de la *Mascotte*.

Edmond a vingt-cinq ans: c'est un cavalier accompli, il a reçu une éducation solide: il est licencié en droit; maître d'une immense fortune, il fait valoir, suivant l'expression consacrée, ses biens et ceux du baron de Villiers, son père. A ces avantages, Edmond joint un excellent caractère, un cœur d'or, une humeur facile et enjouée.

L'aimable jeune homme, en foulant le macadam du chemin qui le conduisait à Beauval, était d'une gaieté ravissante; l'ombre des arbres projetée sur la terre, le bruissement des feuilles agitées par le zéphir, la solitude même qui l'entourait ne portaient pas la mélancolie dans son âme.

— Que je vais les étonner à la maison, se disait-il, en leur apprenant le haut prix du jonc délicat qui couvre mon chef! Comme ma mère va doucement me reprocher cette nouvelle folie! Mais, tant pis, je n'y tenais plus, et en voyant flamboyer dans la vitrine d'un chapelier du boulevard ce tissu incomparable dû à l'adresse des nègres

de Panama, il m'a fallu, coûte que coûte, cette merveille admirée et convoitée par toute la capitale... Ma fantaisie vaut mille francs; mais je suis le propriétaire de ce chef-d'œuvre du genre.

Dans sa joie enfantine, que ses chants et son monologue trahissaient naïvement, le jeune millionnaire cheminait heureux et fier, lorsque tout à coup, par une de ces variations atmosphériques fréquentes à la fin de l'été, le ciel, si pur tout à l'heure encore, se couvrit de gros nuages, le vent s'éleva mugissant, de larges gouttes d'eau humectèrent le sol. L'orage se préparait menaçant.

Le voyageur pressa le pas et plaça sous son menton une jugulaire en caoutchouc destinée à garantir son précieux chapeau des surprises de l'aquilon brutal. Arrivé à la jonction des deux routes, un coup de vent terrible n'en souleva pas moins le riche panama et l'entraîna comme un léger fétu dans la direction opposée au village de Beauval.

Edmond, sans hésiter, se mit bravement à sa poursuite.

L'orage éclata, les éclairs sillonnèrent la nue, la foudre gronda, la pluie tomba à torrents... le panama voltigeait et tournoyait toujours, toujours pourchassé par son acquéreur, devenu fort inquiet. Vingt fois il crut le saisir, et vingt fois il manqua sa proie, sylphe impalpable, qui roulait dans les fossés, s'accrochait aux buissons, rebondissait sur la chaussée, glissait sur les flaques d'eau, s'engageait dans les terres labourées. Edmond le suivait partout; un objet de cette valeur ne peut pas être facilement abandonné à ses caprices.

Après une course désordonnée, ils se trouvèrent, l'un chassant l'autre, devant un mur d'un mètre de hauteur et servant de clôture à une propriété particulière. En face de ce dernier obstacle, le malencontreux chapeau devait s'avouer vaincu. Son possesseur allait enfin s'en emparer. Soudain, une bourrasque plus violente que les précédentes fit de nouveau tourbillonner le panama qui, reprenant son essor, franchit le mur et disparut aux yeux de celui auquel il appartenait.

La position devenait critique.

De Villiers, sans réfléchir aux conséquences du parti qu'il prenait, escalada la muraille et se trouva dans l'allée d'un parc qui lui parut assez étendu. L'orage avait cessé, l'ouragan s'était calmé, les nuages disparaissaient peu à peu à l'horizon, la lune faisait briller son disque d'argent.

Edmond chercha des yeux et n'aperçut point d'abord le fugitif; il fit quelques pas et finit par le découvrir enfoncé dans une sorte d'excavation formée au tronc d'un vieux chêne, et protégée par des ronces et des épines. Aussi, ce fut en rampant et en se meurtrissant les mains et le visage qu'il put se diriger de ce côté.

Étendu à plat ventre sur le sol, et le bras plongé dans le creux de l'arbre, il allait rentrer en possession de son ingrat couvre-chef, quand un bruit presque imperceptible lui faisant lever la tête, son regard tomba sur un poteau blanchi, au sommet duquel il lut ces mots tracés en caractères noirs:

Il y a des pièges à loup dans cette propriété.

Cet avertissement tardif le glaça d'effroi: sa main demeura immobile, son corps n'osa plus hasarder un mouvement.

(A suivre.)

On nous raconte ce curieux duel qui vient d'avoir lieu à Genève. Un musicien allemand, vivement offensé par un autre professeur de musique, son plus terrible concurrent, le défia au piano.

Le combat a duré quarante-huit heures, sans manger, sans boire et sans se reposer un moment, et pendant tout ce temps les deux artistes ont tapé sur leur instrument sans trêve ni merci. L'une des con-